

Les éditions *Physalide* viennent de voir le jour !

Fleurs sauvages venues de Chine, du Pérou, et d'autres coins montagneux de la planète, les physalides - mot botanique emprunté au vieux français - offrent à l'œil du poète une multitude de petites lucioles orangées, joyeuses clochettes se balançant au gré du vent. Minuscules lanternes suspendues dans le vide, elles cachent dans leur alcôve secrète des graines qui ne demandent qu'à éclore. Attendant patiemment, elles défient le temps. Appelées communément *pommier d'amour*, ou encore *cages d'amour*, elles sont très appréciées pour leur étrange beauté et leur teinte flamboyante. Énigmatiques, elles traversent les saisons, tout en gardant leur éclat. Qui sont-elles ? Qu'y-a-t-il à comprendre, à deviner au delà de cette fine membrane, ce parchemin orangé blotti dans le creux de la main ?



Dans le langage des oiseaux, cette langue si particulière aux rêves, c'est d'abord la résonance « *phy* », racine grecque du verbe aimer, et « *lide* », anagramme de lied, le chant. *Physalide*, le chant de l'amour ! La musicalité du mot fait aussi écho à un terme jumeau, la *Chrysalide*, symbole de transformation et d'évolution.

Pour représenter l'essence même de cette maison d'éditions, le mot *Physalide* s'est imposé comme une évidence après quelques temps de recherche et de maturation. Il est venu à un moment où il n'était plus attendu. Comme un clin d'œil. Alors que je flânais dans mon patio et

réfléchissais aux différents termes possibles, j'entrais dans la maison, et mon attention fut attiré aussitôt par le bouquet de fleurs séchées trônant sur mon piano à queue. Je sus alors, instantanément, que cette composition florale donnait la réponse à la question qui me taraudait depuis plusieurs semaines : trouver un mot qui symboliserait à la fois la force de vie, sa beauté, son côté mystérieux et la puissance de métamorphose à laquelle tout être vivant est appelé.



Dans cette quête, les *Editions Physalide* se proposent de publier des textes qui rentrent en harmonie avec ce projet. Quelques fils conducteurs, non exhaustifs, peuvent aider à tisser les mailles des livres à paraître.

Les rêves sont l'un de ceux-ci, et non des moindres. Les ouvrages sur la vie onirique sont souvent bien fastidieux et réservés à des personnes averties ou ayant déjà fait une démarche analytique. Ils ont bien sûr leur utilité, mais il s'agit ici d'offrir au lecteur quelques songes qui s'intègrent spontanément et naturellement dans la vie quotidienne des personnages du roman et qui s'incrument ainsi dans l'intime même de l'histoire proposée.

Les contes, cousins très proches des rêves, sont abordés ici comme des visions renforçant le sens et la richesse du récit, telles des graines semées sur le chemin, prêtes à éclore, fleurir et essaimer.

Ainsi quelques archétypes trouvent leur place dans une signification profonde et nourricière. Ils se fondent dans la narration, l'enrichissant et lui donnant une substance spécifique.

La musique enfin, est présente à chaque page. Peut-être parce qu'elle est la vie même. Sons et voix s'imposent, comme au fœtus dans le ventre maternel. Ils ont donc une place de choix dans la façon d'écrire et dans la vie même des personnages. Pourquoi ne pas parler directement de poésie ? S'agit-il juste d'une question d'éclairage, la musique résonnant d'abord dans notre tête, dans notre cœur, dans nos cellules, avant même de se transformer en prose ?

Il est parfois reproché aux écrits d'être sombres, reflétant probablement l'état d'esprit de certains nos contemporains, leurs vicissitudes, et leurs angoisses sur leur devenir. Aux antipodes de ce courant, les *Editions Physalide* se plaisent à développer, au fil des livres publiés, des *épiphanies*, qui font écho à la luminosité de ces fleurs séchées. Ce sont de véritables espaces de lumière qui naissent à travers les épreuves de tout un chacun comme autant de graines à laisser germer dans une terre féconde. Non, il ne s'agit pas d'un optimisme béat, mais bien plus d'une philosophie, d'un art de vivre, d'une recherche insatiable de l'esthétique, d'une approche intérieure du phénomène de guérison des blessures psychiques et énergétiques, et donc d'une expérimentation constante autour de la résilience. En ce sens, les *Editions Physalide* ont pour projet de publier des livres que l'on pourrait qualifier d'initiatiques, chacun pouvant y trouver matière à réflexion ou identification, et cela sans entrer aucunement dans une quelconque théorisation.

En remontant plus loin dans l'historique de cette création, il peut être intéressant de partager l'expérience littéraire qui a été mienne jusqu'à présent. Pourquoi devient-on éditeur ? Pour laisser libre cours à une créativité longtemps refoulée ? Pour avoir essuyé quelques refus de publication ? Ou pour offrir tout simplement au lecteur des livres qui ne trouvent place autrement ? Il y a quelques temps, autour de ma propre expérience de publication, j'ai écrit les quelques lignes

ci-après. A l'époque, j'étais loin de penser qu'elles représentaient les prémices d'une démarche plus vaste et plus ancrée qui se concrétise aujourd'hui par la création des *Editions Physalide*. Je les offre ici en conclusion de cet éditorial de présentation.



J'ai été accouché...

J'ai publié Rosas ... parce que je n'y croyais pas !... Cela a commencé spontanément, comme une chose qu'il est essentiel de faire mais dont on ne peut s'avouer l'importance. Respirer, manger, dormir, aimer peut-être, mais écrire, qui plus est, publier ? Un jour de grêle cinglante, dans un coin perdu des Pyrénées, à l'ombre d'une solitude, je ne sais pourquoi, comment, j'ai ouvert un fichier sur mon ordinateur. Livre. Les lettres se sont immiscées à mon insu dans mes doigts fébriles, s'échappant soudain des geôles où elles restaient prisonnières depuis si longtemps, explosant telles des perles de rosée chauffées au soleil du matin, créant ainsi à l'aide du clavier - mon petit piano -, des mots, véritables gouttes de pluie sonores, alimentant de petits ruisseaux bruissants, devenant cascades dégoulinantes et torrents tempétueux, puis créant des lacs profonds, sculptant des phrases en éclairs, tonnerre et arcs-en-ciel, délivrant enfin des points d'orgue dont l'écho peut encore s'entendre dans la montagne, non loin de ma tanière.

Livre ! Maintenant, je dirais, livre-toi, délivre-toi, ou plus encore livre, va porter, livrer, offrir ! Comme un bouquet de fleurs printanières. Comme un parchemin venu des temps anciens, comme une partition qui appellerait le violoneux impatient et moustachu. Livre ! J'entends soudain li, le feu, la lumière, et vre, l'anagramme de ver, - le ver luisant dont la phosphorescence nocturne annonce l'éveil de l'ombre -, mais aussi vers, la direction, le mouvement, l'élan. Cours vers le feu, la lumière ! Ce feu qui purifie, réchauffe, nettoie, illumine, ensorcelle. Livre !... Ah, je croyais en avoir terminé, mais Livre, c'est encore lis, une invitation à la lecture tant pour moi que pour mes lecteurs ; lit, celui où se pose majestueusement l'amour - mariage intime du yin et du yang - ; lit, celui des tocales favorites de Morphée, rêves et cauchemars confondus ; et enfin lys, la fleur royale qui embaume somptueusement, imprègne notre cerveau d'une gerbe de sensations musquées et poivrées, émanant d'un calice d'une étrange beauté offert gracieusement à l'innocence du poète qui sommeille en chacun de nous.

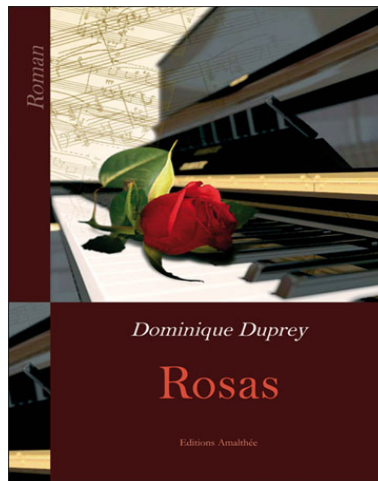
Cette myriade de sens, là encore dans une signification réelle ou figurée, ne m'apparaît qu'aujourd'hui, et de façon tout à fait intuitive, à l'heure même où j'écris ces lignes. Véritable fusion volcanique, elle se répand telle une lave visqueuse et bouillonnante, dans la vallée riante et escarpée de ma vie, et probablement à travers les quelques lignes que j'écris, si maladroites fussent-elles. Cependant, cette pulsion de vie, était présente en moi, sans être révélée à ma conscience, tout au moins sous cette forme, l'écriture. C'est un cadeau qui m'est offert de la découvrir maintenant. Peut-être s'agit-il d'un archétype, selon la proposition de Jung, c'est-à-dire cette force profonde, ancrée depuis des millénaires, véritable toile de fond de toute existence, et qui apparaît comme la teinture colorant le tissu enfin trempé dans la bassine de cuivre, réceptacle de la cuisine prodiguée minutieusement par le grand Alchimiste. La substance même est là, présente et discrète, mais ne se montre que lorsque la conscience y accède. C'est la dominante d'un tableau, la tonalité d'une pièce musicale, la tessiture d'un texte, le sens révélé d'un songe, la profondeur d'un regard, la force d'un sourire, la dynamique incessante

qui nous pousse à nous lever le matin, à observer, découvrir, vivre, aimer, mourir. Ainsi, ce mot, livre, posé innocemment par mes doigts naïfs un soir de débâcle, prend une vigueur toute nouvelle ouvrant tellement d'horizons prêts à éclore, que je ne peux être qu'en action de grâces devant ce miracle sans cesse renouvelé. Peut-être n'est-on plus très loin du Carpe diem. Cueille le jour, cueille la vie, l'instant même, le mot, la phrase, celle qui vient, celle qui éclot, juste là, au bout des doigts...

Le premier texte qui m'est venu, en ce soir de tempête, après avoir ouvert la porte du mot livre, c'est une scène de viol. Pas de fioriture. Du vécu. Je la croyais pourtant bien enterrée, cette histoire-là, au bout de tant de décades périlleuses, my God !... Ce premier livre, cette première publication, devient alors véritable exorcisme, précieux sésame, témoignage simple, humain, scène d'horreur, lignes d'amour, finalement. Il n'accuse pas. Il dit, il parle d'envie de se taire, de se terrer, de mourir, de tuer, de naître enfin. Une ascèse de résilience. Pourtant, j'avais déjà maintes fois pansé les blessures de mon enfance et adolescence. Mais raconter et publier des fragments de mon histoire, m'a ouvert le champ - le chant, le sang (le rouge et le blanc¹) - des possibles : oser dire l'inavouable, - la violence et le plaisir d'un viol d'enfant, ah donc, le plaisir ! - , l'amour tellement nourricier mêlé à la folie sporadique d'une mère, la présence fantomatique d'un père, l'incrustation giffante et griffante d'une pseudo-religion, l'ondée bienfaisante de petites notes de musique, juste trois je crois², tel un ange posant sa main sur l'oreille d'un chérubin.

¹ Voir *L'enfant miroirs* : le sang rouge est celui qui oxygène nos cellules. Par extension, c'est notre force de vie. Le sang blanc, d'une façon étrangement poétique, est la semence de vie qui intronise l'enfant dans sa dimension d'homme. Il peut enfin être nommé.

² Allusion à l'épigraphe de *L'enfant miroirs* : « Trois petites notes, pour toi », mais aussi à la chanson « *Trois petites notes de musique* » qui imprègne le prologue de ce livre.

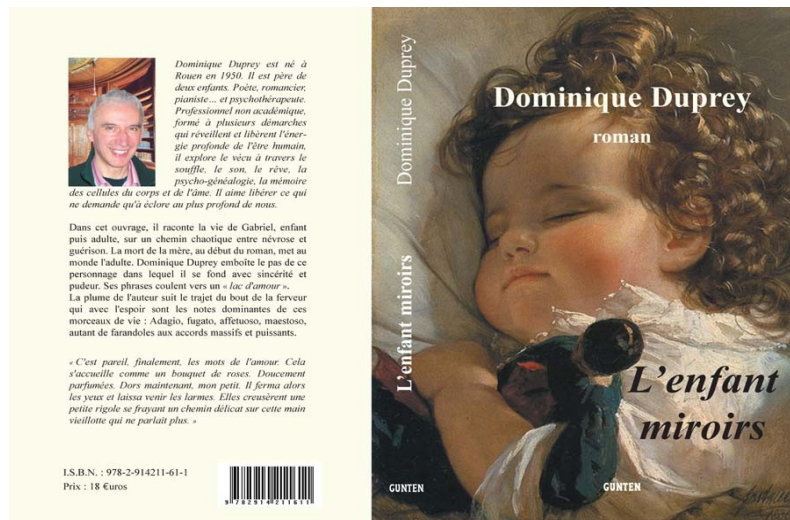


Oser ainsi tenter quelques phrases musicales, quelques textes qui se voudraient poétiques, quelques anecdotes de vie pimentées, quelques liens entre le travail de thérapeute et l'homme que je suis ou crois être...

En fait, pour l'instant, Rosas dort dans les placards de mon premier éditeur, comme s'il hésitait encore à sortir de sa torpeur. Les barreaux de la prison sont tout grand ouverts, mais l'oiseau peut-il goûter aux vents ascendants, déployer ses ailes dans la brise du soir, s'acoquiner aux perles qu'il découvre soudain, atteindre les sommets qu'il commence tout juste à entrevoir ? Je remercie encore les Editions Amalthée - Amalthée, cette chèvre nourricière de Zeus ! - , de m'avoir accueilli, c'était nécessaire pour mon accouchement en écriture. J'en ai vendu quelques uns moi-même, des Rosas. Vendu, quel curieux mot ! Vendue la peau de l'innocence ? Peut-être est-ce mieux qu'il ne se diffuse pas de trop : j'ai parfois encore un peu honte de l'avoir publié, le lien du bourreau à sa victime, le symptôme de Stockholm dirait-on pudiquement aujourd'hui ?

Reste aussi les passages que je ne peux relire sans pleurer, tellement l'intensité émotionnelle est forte, ou bien - pour certains -, tout simplement parce que je les écrirai différemment maintenant. Peut-être avec plus de savoir faire littéraire, qui sait ! C'est d'ailleurs une piste qui me vient, là, à l'instant, de retravailler ce texte, et d'en faire une deuxième édition que j'entrevois épurée, labourée,ensemencée des graines d'écriture que je thésaurise patiemment dans mon grenier.

Avec le recul, ce livre m'a permis d'oser, bien sûr. Mais, bien au-delà, il m'a expulsé de la clandestinité et de la honte. En touche finale, il m'a offert d'entrer en écriture comme on entre en religion, oui, celle qui relie l'homme au sacré et le nourrit de lumière. Je n'imaginais pas alors, le jour où j'ai donné mon accord pour cette publication, l'extraordinaire ferment d'écriture qu'il suffisait maintenant d'arroser quelque peu ou prou...



Publier L'enfant miroirs a été plus facile, quoique... C'est encore bien proche du témoignage de vie à peine déguisé, mais cela fleure bon le début de fiction, le voyage du peintre en petites touches évanescentes, l'envol du pianiste vers des terres inconnues et encore vierges, adagio, fugato, appassionato... Non, ce n'est pas encore le concert de gala, mais l'orchestration est là, précise, tendue, légère ou folle, orgasmique parfois.

Deux éditeurs s'intéressent à ce texte, je double la mise par rapport à Rosas, j'ai le choix, cela me donne du tonus. Je choisis Gunten, l'éditeur artisanal, exigeant, qui se fait lecteur assidu, complice et critique du manuscrit. Mon écriture se densifie. Du lyrisme, certes. Des imperfections, d'accord. Pourtant, je deviens plus difficile, pointu, pertinent, cabochard. Le chemin de la mise en écriture s'affine, se craquelure, se nivelle. Mais surtout quel détachement par rapport à Rosas, c'est peu dire. Je passe du je au il - l'enfant, l'adolescent, l'adulte, le vieil homme -, ce qui me donne une liberté

nouvelle, une fraîcheur surprenante, des yeux neufs et pétillants. Je peux manier la plume différemment. Elle devient plus souple, créative, irrévérencieuse, taquine.

En fait, ce sont pratiquement les mêmes thèmes qui sont abordés que précédemment, mais mon imaginaire commence à poindre le bout de son nez pour offrir parfois de belles grappes mûres. Je suis fier de certains passages, d'autres beaucoup moins. Je deviens mon propre critique littéraire. Pas trop quand même, sinon faire le pas de la publication est une tragi-comédie dans laquelle je refuse d'entrer. Mais je ne peux plus y retoucher. L'enfant miroirs a vu le jour, touchant gavroche qui se cherche en chemin, et d'autres textes le poussent déjà ! Qu'il vive donc sa vie et parle à qui veut, il est beau et tendre, intuitif et médium, grave et attachant !

Alors pourquoi donc publier ce deuxième livre ? Par humilité, d'abord. C'est curieux comme réponse, non ? L'imperfection de l'écriture en fait son humanité, son caractère pittoresque, inattendu, naïf.

Par fierté aussi, c'est un bel enfant intrépide et tellement riche !

Par habitude, ah non, pas déjà au bout du deuxième ouvrage ! Alors par hardiesse, sans aucun doute. Pour cultiver mon esprit frondeur et joyeusement rebelle, et sans lequel je ne saurais plus vivre.

Pour partager, pour offrir aussi, c'est sûr. Pour livrer donc, à la conscience émotionnelle et profonde du lecteur, pardon, à son âme.

*Chercher à publier *La Barque flamboyante*³ est bien autre chose. C'est*



³ « *La Barque flamboyante* », en août

du plaisir, vraiment. Les vagues sur l'océan. Les déferlantes, la lumière pointue sur le lac immobile, les grottes aux squelettes vivants. Le feu, celui du cœur, celui de la foudre, celui des sforzandos. La lune frissonnante. Le culte de la beauté. Le travail bien fait, affiné, ciselé, sculpté, remis sur l'ouvrage maintes fois, je n'en reviens pas. C'est l'audition du texte, dans mon joli et doux gueuloir, pour faire des choix, trier, chercher ce qui sonne le mieux, pimenter les tableaux, laisser exploser l'imaginaire tout en gardant toujours un fil conducteur, celui qui tient le texte et donc surprend et tient en haleine le lecteur que je suis devenu.

Non, je n'enfle pas mon ego. Je suis bien conscient des passages un peu faibles, des progrès à faire toujours et toujours, et je reste donc très à l'écoute de l'écho de mes lecteurs, - quelle appropriation! -, mais au moins, je n'hésite plus à publier.

Je ressens en effet ce texte comme une œuvre d'art au sens profond du terme, cela n'oblige personne à apprécier, et c'est bien ainsi. J'aime, quant à moi, cette façon d'écrire qui joue avec les mots, les phrases, les rythmes, les couleurs, les odeurs, les ambiances. J'aime cette exploration à la fois débridée et structurée du monde des rêves, des contes, de l'irrationnel, de la folie, de la psycho-généalogie, de la synchronicité, du numineux, orchestrés en toile de fond par une musique omniprésente, voire obsédante. La pianiste - Annah -, mon héroïne, vit une histoire sombre, lumineuse, fantasque, tellement humaine et libératrice. C'est un roman mariant analyse, poésie, musique et fiction dans une liesse grave et jubilatoire. A chacun d'entendre comment cela lui chante, notes cristallines et mozartiennes, orages beethovéniens, océans déchaînés et wagnériens, gouffres aussi profonds que la Cathédrale engloutie d'un Debussy, oiseaux rieurs du grand Liszt, cigales d'été épousant la nuit comme une aria de Villa Lobos, lumières dans le lointain du lac, offrandes ultimes d'un petit prélude de Bach, le tout premier.

L'épigraphe que j'ai choisi, emprunté à Sergueï Rachmaninov : « N'écris que ce qui chante en toi » m'a véritablement porté, voire transcendé tout le long de cette troisième gestation. J'ai été accouché par l'écriture même.

Le 28 août 2008, dans un petit coin de paradis, surplombant le lac Lemman,

Voici donc quelques éléments qui expliquent la création de la maison *d'Éditions Physalide*. Il me vient, à la relecture de ce texte, la formidable explosion de vie qu'il contient. A aujourd'hui, je n'aurais rien à y ajouter, si ce n'est que le choix de la création d'une maison d'éditions ouvre cette démarche, presque militante, à d'autres écrivains en quête d'authentique et de liberté.

Rouen, le vendredi 1er mai 2009
Dominique Duprey